LA PROVENCE

Vendredi 31 décembre

■ **Théâtre** *Vu au Chêne noir*

Philippe Caubère, l'adieu aux ombres

Voilà, c'est fini. On avait du mal à le croire, et pourtant... Philippe Caubère avait prévenu. Avec "*Ariane et Ferdinand*", derniers volets de "*L'homme qui danse*", qui suivait lui-même "*Le roman d'un acteur*" (ouf !), le comédien signerait la fin de son autobiographie comique et fantastique.

La fin d'une épopée réjouissante. La fin d'une œuvre tout entière consacrée à raconter le passé, la vie d'un homme de théâtre. Une œuvre tout entière dévolue à danser avec des ombres, des fantômes. Certains encore vivants, d'autres morts, mais tous absents, et réunis, comme mille hommes et femmes en un seul, par la grâce du théâtre.

Dans "Ferdinand", présenté mercredi soir au Théâtre du Chêne noir, en avant-première, on retrouvait, avec bonheur, Claudine, maman de Ferdinand Faure, petite femme humble et parfois pénible. Claudine et son béret, son châle écossais et son tablier à carreaux. Claudine s'inquiétant de la carrière de son fils et frappée par la grâce en apprenant qu'il jouerait, enfin, au cinéma. Et le plus grand comédien qui soit... Molière.

Alors, c'était fait, cette fois, Claudine pouvait s'en aller. Sur la pointe des pieds pour une fois, malade et déclinante, furieuse envers les médecins et malgré elle sujet central de l'œuvre de son biquou de fils. Caubère faisait mourir sa mère sur scène. Et on en pleurait presque.

Puis il tentait autre chose. Mettait de côté les fantômes, les circonvolutions, l'agitation frénétique pour un numéro tout simple - quoique ! Devenait presque fou, parce qu'autre chose, il avait du mal à faire. Et, sous nos éclats de rire répétés, il convoquait, une dernière fois, un fantôme du passé. Ottomar Krejca, metteur en scène de "*Lorenzaccio*", à Avignon en 1979 (Caubère y incarnait Lorenzo). Pour une leçon de théâtre, une dernière, touchante, troublante. Avant la fin.

Nedjma VAN EGMOND

C'est la dernière apparition de Claudine à la scène.

Photo Jérôme REY